

L'avion atterrit vers cinq heures du matin à l'aéroport de Don Muang. Je me réveillai avec difficulté. Mon voisin de gauche était déjà levé et piaffait dans la file d'attente pour sortir de l'appareil. Je le perdis rapidement de vue dans le couloir qui menait au hall d'arrivée. J'avais les jambes en coton, la bouche pâteuse ; mes oreilles étaient emplies d'un violent bourdonnement.

Sitôt les portes automatiques franchies, la chaleur m'enveloppa comme une bouche. Il faisait au moins 35°C. La chaleur de Bangkok a ceci de particulier qu'elle est en quelque sorte *graisseuse*, probablement à cause de la pollution ; on est toujours surpris, après un long séjour à l'extérieur, de ne pas se retrouver couvert d'une fine pellicule de résidus industriels. Je mis une trentaine de secondes pour adapter ma respiration. J'essayais de ne pas me faire distancer par l'accompagnatrice thaïe, dont je n'avais pas vu grand-chose, sinon qu'elle paraissait réservée et de bonne éducation – mais beaucoup de Thaïes peuvent produire le même effet.(...)

Le car Nouvelles Frontières était garé une centaine de mètres plus loin. À l'intérieur du puissant véhicule, la climatisation était poussée à fond, on avait l'impression de pénétrer dans un congélateur. Je m'installai près d'une fenêtre sur la gauche, au milieu du car ; je distinguais confusément une dizaine d'autres passagers, parmi lesquels mon voisin d'avion. Personne ne vint s'asseoir à mes côtés. J'avais manifestement raté ma première occasion de m'intégrer au groupe ; j'étais également parti pour attraper un bon rhume.

Le jour n'était pas encore levé, mais, sur l'autoroute à six-voies qui menait au centre de Bangkok, la circulation était déjà dense. Nous longions alternativement des buildings d'acier et de verre, avec de temps en temps une construction de béton massive évoquant l'architecture soviétique. Des sièges sociaux de banques, des grands hôtels, des compagnies d'électronique – le plus souvent japonaises. Après l'embranchement de Chatuchak, l'autoroute surplomba des voies radicales qui encerclaient le cœur de la ville. Entre les bâtiments illuminés des hôtels on commençait à distinguer des groupes de maisons, petites, à toits de tôle, au milieu de terrains vagues. Éclairées par des néons, des échoppes ambulantes proposaient de la soupe et du riz ; on voyait fumer les marmites de fer-blanc. L'autocar décéléra légèrement pour prendre la sorte de *New Petchaburi Road*. Un moment nous aperçûmes un échangeur aux contours fantasmagoriques, dont les spirales de macadam semblaient suspendues au milieu des cieux, éclairées par des batteries de projecteurs d'aéroport ; puis, après une longue courbe, l'autocar rejoignit la voie rapide.

« J'ai résolu de devenir une romancière de talent. Mais ce sont mes débuts d'écrivain et il faut que je m'exerce. Un bon truc sera d'écrire dans ce cahier tout ce qui me passera par la tête sur ma famille et sur moi. Ensuite, les choses vraies que j'aurai racontées, une fois que j'aurai une centaine de pages, je les reprendrai pour en tirer le début de mon roman, mais en changeant les noms.

« C'est avec émotion que je commence. Je crois que je peux avoir le don sublime de création, du moins je l'espère. Donc chaque jour écrire au moins dix pages. Si je ne sais pas me tirer d'une phrase ou si ça m'embête, adopter le style télégraphique. Mais dans mon roman je ne mettrai naturellement que de vraies phrases. Et maintenant, en avant !

« Mais avant de commencer, il faut que je raconte l'histoire du chien Spot. Elle n'a rien à voir avec ma famille mais c'est une histoire très belle et qui témoigne de la qualité morale de ce chien et des Anglais qui s'en sont occupés. Il est possible d'ailleurs que je m'en serve aussi dans mon roman. Il y a quelques jours j'ai lu dans le Daily Telegraph (je l'achète de temps en temps pour ne pas perdre contact avec l'Angleterre) que Spot, un bâtard noir et blanc, avait l'habitude de venir attendre son maître tous les soirs à six heures, à l'arrêt de l'autocar de Sevenoaks. (Il y a trop de à. Phrase à revoir). Or, un mercredi soir, son maître n'étant pas descendu de l'autocar, Spot ne bougea pas de l'arrêt et attendit toute la nuit sur la route, dans le froid et le brouillard. Un cycliste qui le connaissait bien, et qui l'avait vu la veille un peu avant six heures, le revit le lendemain à huit heures du matin, toujours assis à la même place, attendant patiemment son maître, pauvre chou. Le cycliste fut tellement touché qu'il partagea ses sandwiches avec Spot, puis alerta l'inspecteur de la Société protectrice des animaux (R.S.P.C.A) de Sevenoaks. On fit donc une enquête et on apprit que le maître de Spot était mort subitement à Londres le jour précédent, terrassé par une crise cardiaque. Il n'y avait pas d'autres détails dans le journal.

« Angoissée par la souffrance de ce pauvre petit qui était resté quatorze heures à attendre son maître, j'ai télégraphié à la R.S.P.C.A (dont je suis membre bienfaiteur) que j'étais prête à adopter Spot et je l'ai priée de me l'envoyer par avion, à mes frais. Le même jour j'ai reçu la réponse : « Spot déjà adopté. » Alors j'ai télégraphié : « Spot a-t-il été adopté par une personne de confiance ? Donnez tous détails. » La réponse, par lettre, a été parfaite. Je la transcris pour montrer combien les Anglais sont merveilleux. Je traduis : « Chère madame, en réponse à votre question, nous avons le plaisir de vous informer que Spot a été adopté par Sa Grâce l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, qui nous semble offrir toutes les garanties de moralité. Le premier repas de Spot dans le palais archiépiscopal a été pris de bon appétit. Sincèrement vôtre. »

Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, © Gallimard, 1968.

Cela se vit tout de suite à son visage : Madame Rose ne rayonnait pas de bonne humeur. Ses yeux brûlaient d'une flamme noire et, à l'entrée de Gaston, elle brandit un de ces opuscules que des universitaires, parfois bienveillants, par esprit de contradiction, rédigent, pendant leurs longues vacances, sur des sujets contemporains. En somme, résumés de leurs cours ou, plus communément, « digests » dispensant la connaissance sous une forme aisément accessible, ces plaquettes épargnaient en une soirée des années de lentes lectures aux étudiants pressés de décrocher des diplômes. Celui que Madame Rose brandissait avec une rage visible traitait du théâtre contemporain. L'auteur du livre, mort récemment — Dieu merci, il y a une justice, dit elle comme si moins de haine et de sottise sauvait de la mort—, l'auteur survolait la liste des dramaturges du théâtre dit « de boulevard » par lui exécré. Il est probable qu'elle se serait contentée de hausser les épaules devant ce torrent de fiel si le critique n'avait suggéré que « Monsieur » (il répétait plusieurs fois Monsieur pour bien indiquer que cet écrivain était un intrus dans le monde du théâtre « moderne » où le génie florissait dans l'improvisation, si amoureusement appelée « happening », et la logo-diarrhée), que Monsieur Félicien Marceau manquait à ce point d'imagination qu'il lui fallait s'inspirer mot pour mot de personnages réels. Ainsi, affirmait-il, la Marie-Paule héroïne de *La Bonne Soupe*, interprétée par Marie Bell, était la copie conforme d'une femme largement entretenue, connue de la classe bourgeoise (ces bourgeois masochistes qui se délectaient d'être mis en scène et applaudissaient au spectacle de leurs dépravations), une certaine Madame R. célèbre pour ses liaisons et ses mariages avec des richissimes. Or, si Madame Rose n'allait plus au théâtre en raison de son infirmité, spectatrice assidue pendant un bon demi-siècle, elle gardait un souvenir enthousiaste de *La Bonne soupe*, et elle étouffait à l'idée que l'héroïne cynique, désinvolte et usant du langage propre aux corps de garde, s'inspirait d'elle.

Michel Déon, Madame Rose, © Albin Michel, 1998.

C'est l'histoire de Claude et John, deux Parisiens qui vont passer le week-end pascal à la neige. Jusque-là, rien que de très banal. L'un a 36 ans, l'autre 26.

Fuyant la grisaille de la capitale, les voici partis aux Arcs, station bien connue de Savoie, pour aller voir de plus près si la neige est belle, blanche et glissante.

Après tout ce qu'on raconte ces temps-ci sur les neiges éternelles qui fichent le camp, jusqu'au Kilimandjaro. Avec ces histoires de réchauffement de la planète et tout le tremblement, on comprend que ces deux parigots en mal d'évasion aient traversé le périphérique toutes affaires cessantes pour vérifier qu'il existe bel et bien encore en France des versants neigeux.

Mais de là à passer une nuit entière au-dessus des pistes...C'est pourtant la mésaventure dont ont été victimes ce week-end les deux skieurs retrouvés dimanche matin accrochés sur un télésiège après avoir passé quinze heures dans le froid, sous la pluie et la neige, et – une chance pour eux – chaudement vêtus.

Cette mauvaise farce, semble-t-il involontaire, en aurait congelé plus d'un eux s'en sont sortis en battant des skis et en se racontant mille histoire sous la lune en glaçon.

Eric Fottorino, « Rêve de soleil », *Le Monde*, mercredi 30 mars 2005.

Ce matin-là, c'est à peine si l'on toucha au petit déjeuner. Une seule pensée nous préoccupait : être les premiers à explorer le fond de la Crevasse.

Nous nous retrouvâmes sept ou huit à piétiner son fond glissant et boueux qui faisait sous les semelles de nous sandales le bruit des ventouses qu'on arrache du dos d'un patient.

La fièvre d'or n'était rien à côté de la fébrilité avec laquelle nous nous acharnions sur les entrailles de ce lieu enfin accessible. Nous y enfoncions des pelles rouillées réquisitionnées parmi les vieilleries des cahutes, nous soulevions les pierres en faisant jouer des leviers. Certains même, poussant des grognements bestiaux, déchiraient cet intérieur brun et vaseux avec les ongles. Elle avait trop longtemps gardé son secret, la Crevasse. Nous voulions le lui arracher de force et tout de suite.

La bousculade au fond du cratère était féroce. Les têtes s'entrechoquaient, les coudes dans leur mouvement frénétique écrasaient les nez, la boue giclait de partout. Mais l'importance des premières trouvailles nous faisait négliger l'inconfort de nos fouilles. Une énorme douille d'obus, un morceau de barbelé entouré de loques de tissu putréfié, un masque à gaz aux verres brisés, un crâne. Des trésors inestimables. Ils semblaient nous entraîner vers une découverte unique, majeure, vers un objet fabuleux qui déjà se réveillait lentement dans la masse d'argile tiède.

La chose ne tarda pas à apparaître. D'abord sous la forme d'un obstacle qui arrêta net nos efforts, puis comme une sorte de flanc métallique, convexe, verdâtre, dont nous dénudions peu à peu la surface lisse. Nous crûmes avoir affaire à un gros tuyau encastré dans l'argile. Nous étions déçus. Retourner tant de terre pour un bout de ferraille comme on en trouvait en abondance dans les terrains vagues ?

Soudain, un garçon qui creusait au bout du tuyau émit un sifflement de surprise. On regarda de son côté. Cette partie du tube devenait plus étroite et portait d'étranges ailettes. On l'examina de plus près.

—Mais c'est une bombe ! crias-tu. Une bombe d'avion !

On recula d'un pas. Le bout de tuyau absurde s'était transformé tout d'un coup en une grosse bête menaçante qui pointait de la terre son empennage noirci...

Andréï Makine, *Confessions d'un porte-drapeau déchu*, © Belfond, 1992.

Aux Etats-Unis, non seulement on utilise de nouveaux substantifs – mal-entendants, mal-voyants – , mais il est totalement défendu de prendre prétexte de la surdité ou de la cécité d'un candidat à l'emploi pour lui refuser le poste auquel il prétend. J'ai ainsi sous les yeux le manuel qu'un grand cabinet d'avocats new-yorkais remet à ceux de ses employés qui sont chargés de faire passer les entretiens d'embauche. Tout le problème des aveugles et les sourds, au cas où il s'en présenterait, est de ne jamais mentionner leur infirmité, pardon, leur particularité, pardon, leur situation, afin de ne pas être cité devant un tribunal et condamné pour discrimination. On s'en tirera donc en posant aux aveugles la question suivante : « Comment vous arrangez-vous pour lire les documents professionnels ? » et aux sourds : « Comment vous arrangez-vous pour recevoir les coups de téléphone professionnels ? » Je ne veux pas dire que le procédé est hypocrite, mais je ne jurerais pas qu'il ne soit pas franc !

Philippe Meyer, *Portraits acides et autres pensées édifiantes*,  
© le cherche midi éditeur, 1999.

La maternité faisait remonter à la jeune Mme Lécuyer le cours des âges. Elle se mit à bêtifier, à employer un langage puéril farci de « dodo, lolo, guili-guili, dada » et autres onomatopées. Elle nommait son mari Lélé, bien sûr, ce qui rappelait à celui-ci ses mois d'oflag, et lui donnait parfois le regret de n'avoir pas écouté les conseils du capitaine Legrandier de la Ravette. [...]

Léon, que l'amour ne soutenait pas, était exaspéré par ce langage, mais son cœur délicat le retenait de la marquer et il souffrait en silence, belle occasion de se comparer à Vigny.

À la vérité, il n'était pas malheureux. Certes, il était empêtré d'une femme, mais il aurait pu tomber plus mal. Celle-ci appartenait à son milieu, elle pensait comme lui sur tous les sujets et était instruite. L'amour ? Qu'est-ce que l'amour ? On n'a pas besoin d'amour pour vivre agréablement. Malgré le jargon de Madeleine, ils avaient de bonnes conversations, le soir. Et puis elle croyait en lui. Lorsqu'il l'avait connu, elle était un peu pédante, c'était un bas-bleu en herbe. Sa grossesse la dépouilla de ces ornements factices ; elle redevint simplette. La science était restée, la pose était partie.

Mais Léon, poursuivi par ses chimères, songeait chaque jour un peu plus douloureusement qu'il était perdu pour l'aventure. Une idée germa dans son cerveau. « Si je suis reçu à l'agrég en juin, se jura-t-il à lui-même, je ferai un grand coup ». Au mois de mars, une photographie du « président Laval devisant avec le chancelier Hitler » publiée par les journaux l'illumina : il tuerait Laval et les manuels d'histoire l'appelleraient le Brutus français.

Il ne dévoila ce projet à personne, pas même à Madeleine sa fidèle confidente. Mais comment accomplir le meurtre ? Il se procura un eustache.

L'usage du couteau dans l'assassinat demande tout un apprentissage. Le poison, l'arme à feu sont à la portée de n'importe qui ; le surin exige du cœur, de la science et du poignet. Avec le couteau, l'assassinat devient artistique. Léon, en choisissant ce mode de tuer, obéissait-il à son esprit affamé de gloire, qui lui commandait toujours d'aller au plus difficile ? Sachant qu'un coup se porte de bas en haut, il s'exerçait devant la glace. Pendant des demi-heures, les dents serrées, le sourcil froncé, l'œil étincelant, il pourfendait un imaginaire Auvergnant. Son visage, renvoyé par le miroir, avait un aspect si terrible qu'il s'en effrayait. « J'ai l'air d'une bête féroce, songeait-il non sans satisfaction. Jusqu'où ne peut descendre l'homme ! Bah ! tant pis. C'est pour la France ! » Le poing crispé sur l'eustache, le geste sec, il frappait. S'il ne s'éborgna pas, c'est qu'il y a un Dieu pour les patriotes.

N'ayant découvert aucun « Manuel du poignard » dans les librairies lyonnaises, il se livra à une débauche de cinéma. Il voyait trois ou quatre films par semaine, hélas ! il s'y trouvait rarement un assassin tuant quelqu'un avec un eustache. Léon, d'ailleurs, raffolait de cinéma. Au cours de sa première année, solitaire, à Lyon, il y était allée avec frénésie. C'était son opium. Madeleine avait succédé à cette passion. Quand il la connut, elle méprisait l'invention des frères Lumière. Mais sa grossesse la fit changer d'avis sur ce point-là comme sur tant d'autres.

Dans la voiture, comme pour nous faire oublier son unique moment de faiblesse et de larmes, Taubelman entreprit de chanter des paillardises. Sa forte voix, bien timbrée, résonna dans la voiture, nous coupant le souffle. Il en savait, le diable, en français, en anglais, et en allemand, une quantité qui me parut incroyable. Il tint absolument à s'arrêter à *L'Épéron* où son entrée créa un certain brouhaha. La nouvelle de l'accident d'Anne avait déjà secoué le pays où, si personne ne lui avait jamais parlé, tout le monde l'avait rencontrée qui dans son champ, qui sur la route communale, qui dans un bois quand elle travaillait ses juments ou conduisait la jeep et son van. Même Willie Knox fut content de voir son client abhorré. (...)

La faculté de récupération de Taubelman me parut prodigieuse. Le matin, il vacillait sur ses jambes, l'après-midi il s'était tiré du lit avec une peine infinie, et ce soir, accroché au comptoir, il s'enfilait de grandes rasades de whisky irlandais avec lesquelles il se rinçait la bouche avant de l'avaler, hop d'un coup, sans aucun respect pour ses intestins délabrés, son foie rongé par les microbes. Même Willie Knox n'en revenait pas. À cette minute-là, Taubelman pariait dangereusement entre la mort ou la guérison. Il guérit, comme on s'en doute, et un fermier, son voisin, le ramena à Dun Moïran dans la herse d'un tracteur. Il fut impossible de monter cette grosse masse amorphe par l'escalier en colimaçon, et Sean le coucha dans une stalle des écuries, le couvrant de paille comme un Jésus. Il serait exagéré de prétendre que Taubelman se réveilla frais et rose, mais enfin il se leva, marcha, but et mangea. Il était guéri, ce qui lui permit de développer par la suite une audacieuse théorie sur l'utilisation de l'alcool comme antibiotique.

Michel Déon, *Un Taxi mauve*, © Gallimard 1973.

On s'en doutait depuis longtemps, sans de multiples interventions extérieures, l'œuvre de Jules Verne ne serait sans doute pas celle que l'on connaît. En premier lieu sous la férule de son éditeur, Jules Hetzel, qui se comporta durant sa vie entière en censeur impitoyable, intervenant sur les projets, les manuscrits, les épreuves, le harcelant jusqu'à modifier profondément les intentions premières de l'auteur au cours d'échanges houleux. Car Hetzel voyait *Les Voyages extraordinaires* sous l'angle du divertissement. Récits d'aventures, paysages exotiques, situations exceptionnelles, certes, mais rien que la raison ne puisse justifier, que la logique ne sache expliquer. Même la psychologie des personnages fait l'objet de débats contradictoires dont Verne ne sort pas toujours vainqueur.

Philippe Curval, « Voyage au centre de Jules Verne »,  
*Le Magazine littéraire*, mars 2005.

« Ba-er-za-ke ». Traduit en chinois, le nom de l'auteur français formait un mot de quatre idéogrammes. Quelle magie que la traduction ! Soudain, la lourdeur des deux premières syllabes, la résonance guerrière et agressive dotée de ringardise de ce nom disparaissaient. Ces quatre caractères, très élégants, dont chacun se composait de peu de traits, s'assemblaient pour former une beauté inhabituelle, de laquelle émanait une saveur exotique, sensuelle, généreuse comme le parfum envoûtant d'un alcool conservé depuis des siècles dans une cave. (Quelques années plus tard, j'appris que le traducteur était un grand écrivain, auquel on avait interdit, pour des raisons politiques, de publier ses propres œuvres, et qui avait passé sa vie à traduire celles d'auteurs français.)

Le Binoclard hésita-t-il longtemps avant de choisir de nous prêter ce livre ? Le pur hasard conduisit-il sa main ? Ou bien le prit-il tout simplement parce que, dans sa valise aux précieux trésors, c'était le livre le plus mince, dans le pire état ? La mesquinerie guida-t-elle son choix ? Un choix dont la raison nous resta obscure, et qui bouleversa notre vie, ou du moins la période de notre rééducation, dans la montagne du Phénix du Ciel.

Ce petit livre s'appelait *Ursule Mirouët*.

Luo le lut dans la nuit même où le Binoclard nous le passa, et le termina au petit matin. Il éteignit alors la lampe à pétrole, et me réveilla pour me tendre l'ouvrage. Je restai au lit jusqu'à la tombée de la nuit, sans manger, ni rien faire d'autre que de rester plongé dans cette histoire française d'amour et de miracles.

Dai Sijie, *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*, © Gallimard, 2000.

De dix ans plus âgé que moi, Ivan Blatny (mort depuis des années) est le poète que j'ai admiré dès mes quatorze ans. Dans un de ses recueils, un vers revenait souvent, avec un nom de femme : « Albertinko, ty », ce qui veut dire : « Albertine, toi ». C'était une allusion à l'Albertine de Proust, bien sûr. Ce prénom est devenu pour moi, adolescent, le plus envoûtant de tous les prénoms féminins.

De Proust, je ne connaissais alors que les dos d'une vingtaine de volumes d'*A la recherche du temps perdu* en traduction tchèque, rangés dans la bibliothèque d'un ami. Grâce à Blatny, grâce à son « Albertinko, ty », je m'y suis un jour plongé. Quand je suis arrivé aux *Jeunes Filles en fleurs*, l'Albertine de Proust s'est confondue, imperceptiblement, avec l'Albertine de mon poète.

Les poètes tchèques adoraient l'œuvre de Proust mais ne connaissaient pas sa biographie. Ivan Blatny non plus ne la connaissait pas. Et c'est d'ailleurs assez tard que moi-même j'ai perdu le privilège de belle ignorance en entendant dire qu'Albertine avait été inspirée par un homme, un amour de Proust.

Mais qu'est-ce qu'on me raconte ! Inspirée par celui-ci ou par celle-là, Albertine est Albertine, et basta ! Un roman est le fruit d'une alchimie qui transforme une femme en homme, un homme en femme, la boue en or, une anecdote en drame ! C'est cette divine alchimie qui fait la force de tout romancier, le secret, la splendeur de son art !

Rien à faire ; j'ai beau tenir Albertine pour une femme des plus inoubliables, dès qu'on m'a soufflé que son modèle était un homme, cette information inutile s'est installée dans ma tête comme un virus envoyé dans le logiciel d'un ordinateur. Un mâle s'est faufilé entre moi et Albertine, il brouille son image, sabote sa féminité, un instant je la vois avec de beaux seins, puis avec une poitrine plate, et une moustache apparaît par moments sur la tendre peau de son visage.

On m'a tué mon Albertine. Et je pense aux mots de Flaubert : « L'artiste doit faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu. » Il faut bien comprendre le sens de cette phrase : ce que le romancier veut protéger en premier lieu, ce n'est pas lui, c'est Albertine et madame Arnoux.

Milan Kundera, *Le Rideau*, © Gallimard, 2005.